

## L'AMITIÉ ENTRE CORRESPONDANCE ET RÉALITÉ POLITIQUE

(Friendship between correspondence and political reality)

Abdelaziz Amraoui\*

Université Cadi Ayyad (Maroc)

**Abstract:** The letter remains a pledge of authenticity and truth, both subjective and objective, in an era of suspicion won by a war looming ahead and hatred against the Jews after the rise of Hitler as a supreme ruler in Germany, hence Nazi. As long correspondence is set up, the reality imposes itself to the letter-writers so much that it affects their relations. Our contribution will focus on demonstrating that the correspondence takes on the appearance of witnessing a fateful historical moment, which goes beyond the personal frame connecting two long-standing friends, to reach the field of international relations.

**Keywords:** Correspondence; Friendship; Jew; Nazi; Germany.

**Résumé:** La lettre reste un gage d'authenticité et de vérité, à la fois subjective et objective, dans une ère de suspicion gagnée par une guerre qui s'annonce et une haine en flèche contre les Juifs après la montée d'Hitler aux commandes de l'Allemagne désormais nazie. Au fur et à mesure de la correspondance, la réalité s'impose aux épistoliers à tel point qu'elle va se répercuter sur leurs relations. Notre contribution s'attèlera à démontrer que la correspondance prend les allures de témoignage d'un moment historique fatidique, qui dépasse le cadre personnel liant deux amis de longue date, pour atteindre le domaine des relations internationales.

**Mots-clés:** Correspondance; Amitié; Juif; Nazi; Allemagne.

Les nazis ont commis les crimes qu'on sait non parce qu'ils étaient allemands, mais parce qu'ils étaient des hommes comme les autres, qu'ils s'estimaient même être sans doute des hommes plus hommes que les autres. (Dib, *Laëzza*, p. 109)

---

\* Adresse pour la correspondance : Amraoui Abdelaziz, Faculté Pluridisciplinaire –Safi–, Equipe de Recherches Littérature, Culture et Imaginaire, Route Sidi Bouzid, B.P. 4162, Safi, Maroc (a.amraoui@uca.ac.ma).

## Introduction

Le roman épistolaire, cette « sorte de roman<sup>1</sup> », comme disait Montesquieu, inclassable génériquement, est tout à la fois. Essentiellement orienté vers l'intime, il reste une écriture authentique, où les sentiments ont une place de proue. Mais ceci ne doit pas cacher l'autre versant du roman épistolaire qui met le lecteur face à la réalité d'une époque dans ses différents aspects : politiques, sociaux, mœurs. C'est un écrit complexe qui demande une réception à des degrés divers. Sur le plan discursif, l'épistolier utilise la première personne et s'adresse directement à son lecteur en l'appelant par une marque de civilité<sup>2</sup> propre à son rang ou à sa relation avec le « je », ou tout simplement, il s'adresse à un « tu » ou à un « vous ». Cette fonction conative de la correspondance, en général, permet une contiguïté entre les deux protagonistes, impliquant ainsi le lecteur qui va s'immiscer dans les sentiments de l'un comme de l'autre, tout au long des transformations profondes ou superficielles que vont connaître les épistoliers. S'implantent dans ce décor la réalité crue et présente pour l'émetteur, et la réalité passée pour le destinataire. Le roman épistolaire traite, *in fine*, de l'orientation du temps, du présent vers le passé et inversement :

Au siècle des Lumières, la lettre est un lieu où s'opèrent des transformations profondes. Paradoxalement, alors même qu'elle continue d'assumer le rôle d'instruire, de socialiser et de discipliner les élans spontanés de l'expression personnelle, la lettre est aussi le lieu où des individus parviennent à défendre des opinions qui sapent l'autorité des différents pouvoirs – Église, État, Académie –, à se libérer des contraintes sociales et à transgresser les règles de l'art. (Vogel 2004 : 89)

Le roman épistolaire respecte les valeurs de l'époque et en assure sa diffusion, soit en mode de monstration soit sur le mode critique, comme pour défendre des points de vue et se positionner au diapason des pouvoirs doxaux et politiques installés. Il révèle et dit la réalité et la vérité que l'Histoire, parfois, essaye de dissimuler. Ses caractéristiques littéraires lui permettent de rendre compte d'une identité historique brassant ce qui est social, politique et intellectuel, entre autres. La dimension esthétique n'est pas en reste dans ce texte, qui n'est pas un simple document historique ou personnel, rendant compte d'un « lieu de mémoire » dans le sens que lui a donné Pierre Nora (1997). La narration y prend une place qui lui confère le statut de récit.

Quelle idée ingénieuse que celle trouvée par Katherine Kressmann Taylor dans sa nouvelle épistolaire *Inconnu à cette adresse*, publiée aux États Unis en 1938. Les événements se déroulent entre le 12 novembre 1932 et le 3 mars 1934 en Allemagne, alors

---

1 Montesquieu, *Lettres persanes*, Paris, Garnier, Ed. P. Vernière, 1975, p. 3. Montesquieu, dans les Réflexions sur les Lettres persanes, caractérise les potentialités offertes par le roman épistolaire : « D'ailleurs, ces sortes de romans réussissent ordinairement, parce que l'on rend compte soi-même de sa situation actuelle ; ce qui fait plus sentir les passions que tous les récits qu'on en pourrait faire.»

2 Elle est un lieu à la fois de codification des normes de civilité et d'émancipation des rôles conventionnels. Un lieu de discipline et de liberté.

que la République de Weimar (1918-1933) est en train d'agoniser et que la violence politique sévit à grande échelle. L'Allemagne a un nouveau chancelier, venu directement des urnes : Adolph Hitler. Kressmann, avec cette nouvelle, expose, alors que la Seconde Guerre est toute proche, une réalité crue qui se déroule devant nous sous forme de documents personnels authentifiés, puisque signés. La lettre, en relatant des événements passés, entre ainsi dans la catégorie de « traces [...] sous forme de faits matériels : une empreinte, un vestige, une lettre, un décret (les mots sont eux aussi des faits) » (Todorov 2001 : 87). La publication de cette nouvelle est en elle-même un acte de résistance contre la barbarie et la dictature : « l'établissement des faits est en lui-même une fin digne d'estime » (Todorov 2001 : 88).

Deux amis que tout semble unir entament une correspondance juste après le départ des États Unis vers l'Allemagne, son pays d'origine, de l'un des deux : Martin. Leur complicité et amitié étaient sans égales. Avec Max, Martin partageait l'amour de l'art et de la peinture, ils étaient galeristes. Associés dans la vie et dans l'amour (Max avait un faible pour la sœur de Martin), ils sont confrontés aux aléas de l'usure de l'éloignement, puis du temps contaminé par une ancienne idéologie en train de gangréner l'Europe et dont les boucs émissaires, entre autres, seront les Juifs : « Le Juif est le bouc émissaire universel. Il doit bien y avoir une raison pour cela. [...] Quant aux ennuis Juifs actuels, ils ne sont qu'accessoires. Quelque chose de plus important se prépare. » (Kressler 2008 : 40-41). Le Juif, dans ce système, est un être contingent dont l'existence n'a pas de sens. C'est la négation d'un être, d'une qualité et l'appropriation d'un non-être, il est absurdité. Il s'agit là d'un être faisant l'expérience « de la fadeur de l'existence, le sentiment d'être de trop de ne pas être requis, de ne pas exister de droit. » Hitler transforme la réalité comme étant une facticité. Le Juif devient un objet réceptacle de toutes les névroses d'un système déclarant qu'il n'avait pas un fondement ontologique lui conférant le droit de vivre. Ceci est du côté de la réalité, mais de côté de la littérature, ce n'est pas une assertion déclarative qui rendra compte de la relation entre Histoire et fiction, mais ce sera une question que nous nous poserons, et dont *Inconnu à cette adresse* est une esquisse de réponse : quelles sont les positions que prend Kressler avec les tourments de l'Histoire ?

L'auteur semble neutre. Le lecteur est en train de découvrir les dessous de deux vies que l'espace a d'abord séparées, et que l'idéologie rend désormais étrangères l'une à l'autre, méconnaissables.

Après une installation réussie dans sa nouvelle ville, Martin commence à nouer des relations qui le hissent au rang de haut dignitaire dans une Allemagne qui connaît une mutation en profondeur avec la montée d'un nouveau guide ultra-nationaliste : Adolf Hitler : « On a trouvé un guide ! » (Kressler 2008 : 31). Celui-ci vient effectivement de créer un État « subordonn[ant] tout aux intérêts exclusifs de l'État-nation, à sa force, à sa puissance, à sa grandeur. » (Winock 1990 : 9). Le nazisme prend les rênes du pouvoir et spolie les mentalités, et cela doit commencer dès le jeune âge : de là la création des S.A<sup>3</sup>. et des S.S<sup>3</sup> d'un côté, et des jeunesses hitlériennes d'un autre côté, et ce pour avoir

---

3 La *Schutzstaffel* (SS) (de l'allemand « escadron de protection » — de genre féminin en allemand) était la garde personnelle d'Adolf Hitler. Elle relevait de la SA (la *Sturmabteilung*, littéralement section d'assaut),

de bons nazis : « Heinrich est officier dans un corps de jeunesse, sous les ordres du baron Von Freische. Le nom de ce dernier rehausse encore notre maison car il rend souvent visite à Heinrich et à Elsa, qu'il admire beaucoup. » (Kressler, 2008 : 42-43). Le sentiment, réel ou mensonger, de participer au pouvoir va élever Martin pour devenir un homme politique, suprême ascension à laquelle puisse aspirer tout être ambitieux dans une Allemagne en devenir, entièrement fonctionnarisée : « les politiciens actifs, [...] font le meilleur usage de la machine lorsqu'ils peuvent la mettre au service d'un "chef" qui les réparera en postes et en honneurs. » (Ricœur 1991 : 235). La formation du futur citoyen-soldat passe par des programmes qui impliquent la jeunesse dans l'enracinement de l'ultranationalisme et le culte de chef chez eux. La providence divine est devenue une providence humaine, puis étatique qui se devait de passer par une harmonisation de la population et la dissipation de toute entrave à une certaine unité, voulue idéale.

Le domaine de la croyance passe désormais entre les mains d'Hitler le Tout Puissant. L'adhésion de Martin à cette politique exige qu'il passe par des étapes que les lettres envoyées à son ami Max détaillent. Il a vite compris que pour être en haut de l'échelle, il fallait faire « comme s'il était convaincu du bien-fondé du nazisme » au préalable, et une fois convaincu, être corps et âme avec Hitler et l'élite en train de se constituer. Sa position d'homme aisé facilite son admission dans le gotha allemand dès son aménagement, ce qui lui évite cette médiocrité dans laquelle moult Allemands vivaient après la défaite de la Première. Mais c'est cette médiocrité même chassée et pourchassée qui sera l'ultime sort de ce nazi, qui, en goûtant à la liberté et à la différence, s'enfonce dans la dépendance et l'esclavage. Il est vrai que le nouvel homme fort du Reich a aidé dans la renaissance de son pays, a bousculé les idées reçues quant à la possibilité d'une vie meilleure, mais la réclusion solitaire dont a été victime la Nation a finalement joué contre elle.

Martin écrit le 25 mars 1933 : « Franchement, je crois qu'à nombre d'égards Hitler est bon pour l'Allemagne, mais je n'en suis pas sûr. » (Kressler 2008 : 30). Martin est encore hésitant, mais la tentation d'adhérer à sa politique est grande et la conviction viendra sûrement. Des ellipses narratives meublent son discours. Mais ce qui est certain c'est que sa conscience classique, humaniste et artistique est en train de céder la place à une conscience à l'image d'une Allemagne germanocentrique. La parole, elle-même, plonge dans un silence qui précède la tourmente personnelle et internationale à la fois. Martin se trouve, pour le moment, dans une étape intermédiaire qui lui permet encore une certaine lucidité sur lui-même. La correspondance se développe naturellement comme coulant de source, on parle de souvenirs partagés et d'affaires. Tout ce qui est écrit leur est commun et rien ne vient perturber ce climat, sinon des informations venues d'Allemagne sur un certain Hitler, toujours méconnu du commun des mortels en Amérique, et dont Max veut plus de précisions : « Qui est cet Adolf Hitler qui semble en voie d'accéder au pouvoir en Allemagne ? Ce que je lis sur son compte m'inquiète beaucoup. » (Kressler 2008 : 28). C'est cette question qui fait sortir la correspondance du domaine de la confiance et de son foyer intime pour l'introduire dans l'Histoire et dans le témoignage d'un moment historique fatidique, hors de leur relation. En effet, c'est cette sortie du cadre particulier qui va modifier profondément leur relation et susciter un intérêt référentiel au lieu des intérêts phatique et émotionnel avec lesquels la correspondance a commencé. La correspondance

entre dans l'histoire des représentations d'un monde en mutation. La question que pose Max place leur relation dans des considérations autres qu'amicales. La dramatisation s'installe, et correspond à un élan incoercible et inexplicable de l'homme face à son destin. Les deux amis entrent maintenant dans une nouvelle phase où ils travaillent sur eux-mêmes afin de s'approprier le passé. Cette phase, passe, selon Todorov (2000) par trois étapes dont la première est l'« Établissement des faits » où chacun essaye de recouvrir les faits relatifs à sa position ; elle devient le socle (ou base ?) de son argumentation; et, par voie de conséquence, pour lui, son adhésion au principe fondateur : « Sans ce premier pas, on ne peut même pas parler d'un travail sur le passé. » (Todorov 2000 : 88).

*Inconnu à cette adresse* réussit le pari de toute œuvre à caractère historique, celui « d'une essence à comprendre ainsi que [celui] d'une identité à construire » (Di Benedetto 2008 : 3) en reprochant au monde occidental ce silence qui finit par contribuer à la fabrication d'un totalitarisme tentaculaire.

Il est vrai que la construction narrative trouve ses assises dans le fait que le lecteur peut accueillir les propos de Martin comme véridiques et fiables, puisqu'authentiques. En effet, la correspondance entre dans une structure plus englobante et cherche à y trouver place. Le rapport à la réalité concrète, réelle, bref, historique, y est prépondérant. Dans ce sens, nos propos rejoignent ceux de Dorrit Cohn quand elle dit que la référentialité « doit continuer à informer le travail des praticiens qui ont pris conscience de la problématique de la construction narrative. » (Cohn 2001 : 173). Le contenu épistolaire devient de plus en plus politique, raciste, antisémite et installe un sentiment de honte chez le destinataire juif et chez tous les humanistes. La nouvelle épistolaire pose ainsi une interrogation fort capitale par rapport à la réalité et au moment historique : l'Allemagne hitlérienne est sur le point de devenir « cet embrayage [...] sur un arrière-plan historique et politique » (Hamon 1981 : 137) et est plus ou moins méconnu par une grande classe d'Américains. Ainsi, le caractère prévisible de l'arrière-plan historique; renvoie immédiatement à un passé en cours de réalisation, ayant à peine précédé le moment de l'écriture. Dans ce sens, le caractère factuel des événements ne peut que rendre possible une information extratextuelle, réelle, qui va contaminer le récit, et par extension la correspondance. La diffusion d'informations relatives aux bouleversements que connaît l'Allemagne est si lente que le commun des mortels n'en est pas averti, et lorsque cette information lui arrive, elle est assimilée à des dires et à des ragots. Et si *Inconnu à cette adresse* aujourd'hui entre dans la catégorie des récits de mémoire, donc à très fort impact historique, ceci le prédispose génériquement à être un texte didactique ; lors de sa parution, par contre, il devait être un cri contre le silence et l'asthénie américaine par rapport à ce qui se passe en Europe, et en Allemagne, en grande partie. Des deux côtés de l'Atlantique la démocratie rimait avec crise, d'une part crise économique suite au crash boursier de 1929 aux Etats Unis, et crise politique et identitaire avec la montée des Nazis. Dans ce chaos, Kressmann accuse *in fine* la politique de silence menée par son pays à l'égard de l'Allemagne et de l'Europe en général.

Le fait réel n'est pas, *ipso facto*, un événement très éloigné, il est aussi celui du présent. En effet, chaque lettre devient un portrait du pays de chaque protagoniste. D'une part, la voix de l'Allemagne nazie et, de l'autre part, la voix de l'Amérique que l'idéo-

logie et la politique séparent. Il est vrai que les deux nations luttent contre la montée du socialisme, mais chacun à sa manière. Sur ce point, ils se croisent. Du côté de Max, la correspondance reste le seul recours qu'il ait pour imposer son droit à une amitié qui devait être pérenne, dans laquelle la soif d'une expression est réelle. Mais, une impression d'étrangeté le pénètre de manière intense quand est évoqué tout ce qui le liait à son ami et associé de toujours. Cependant, si le texte épistolaire, donne les paroles de Martin comme étant des propos de la propagande nazie, celles de Max apparaissent toujours singulières, personnelles, imprégnées d'un soupçon avéré de la morale.

En effet, les épistoliers ont chacun des traits de caractères qui permettent à leurs psychologies d'être toujours au diapason. D'un côté, un fidèle ami nostalgique et reconnaissant, mais aussi artiste dans l'âme ; de l'autre, une personne dont la flamme de l'altruisme et de l'amour de l'Autre commence à s'éteindre, vraisemblablement sous l'empire de la nécessité qui le conduisit vers l'adoption aveugle de l'idéologie nazie. Ce revirement touche aussi la sensibilité de l'artiste qui disparaît aussi au profit du réalisme politique. Martin donne l'impression d'être enrôlé par vocation, alors que sa vocation initiale était l'art qui devient la cible du nazisme. Désormais, l'art est racial et pro-nazi, sinon il est dégénéré. L'aire culturelle est dominée par la vision d'Hitler. La fuite des cerveaux et de grands noms, toutes disciplines confondues, a commencé. Et des hommes de sciences tels que Paul Klee, Albert Einstein, Sigmund Freud, Bertold Brecht et Kurt Weill, Thomas Mann, Hermann Hesse, quittent l'Allemagne pour des horizons plus accueillants.

Progressivement, on assiste à l'évolution de la relation dans le giron des relations internationales, et l'on passe très vite à une correspondance qui institue la transmission et le traitement de connaissances comme un leitmotiv du genre épistolaire. La nouvelle confirme la littérature dans son rôle de frapper aux portes de la réalité une fois que les lecteurs entrent par l'intermédiaire des épistoliers piégés dans la tourmente de l'Histoire. Le pont installé entre littérature et réalité se consolide. L'identité même des deux protagonistes révèle bien leurs origines sinon leurs religions. Les formules de politesse, si elles ont été très amicales et très cordiales, elles sont très officielles au bout de la sixième lettre pour marquer la distance qui s'installe entre les deux personnes. La signature passe de Martin à Martin Schulse et Max devient Eisenstein, quand l'Américain entame le processus de sa vengeance, quand sa sœur trouvera la mort faute de l'inaction de Schulse. Là, la lettre se fait une arme redoutable contre Martin et les nazis. Elle se dégage de son cadre émotif, personnel et narratif pur pour embrasser une dimension pragmatique. La lettre prend tous les pouvoirs dont peut se doter l'acte de vengeance. Exploitant la performativité de la lettre, Max envoie, vers la fin de la nouvelle épistolaire, des pseudo-lettres qui corrompent Martin dans une affaire anti-nazie qui précipite sa fin. Ayant laissé Griselle, la sœur de Max, tomber entre les mains de la Gestapo, Martin doit répondre à sa trahison par la mort, lui qui avait promis de l'accueillir chez lui pour sa tournée théâtrale en Europe :

Bien sûr que tu peux lui donner notre adresse. Nous sommes si près de Vienne qu'elle aura ainsi l'impression de n'avoir qu'à tendre la main pour avoir un foyer. Tu te doutes qu'Elsa, qui ignore les sentiments que Griselle et moi avons éprouvés l'un pour l'autre, recevrait ta sœur avec la même affection qu'elle t'a reçu. Oui, il faut que

tu lui dises que nous sommes ici, et que tu la pousses à prendre contact avec nous. Félicite-la chaleureusement de notre part pour son beau succès. (Kressler 2008 : 38).

La lettre, une arme fatale donc ! Dent pour dent... loi du Talion à l'œuvre. En effet, le lecteur est en train de voir l'Allemand, au fur et à mesure des lettres, prendre de la distance, de la hauteur et de la confiance par rapport à son ami juif resté en Amérique. Mais vers la fin, le déclin et l'amertume viennent remplacer la première impression.

Finies les complaisances, Max passe désormais à une conscience de pleine haine, une haine douce-amère, au goût d'art et d'argent où l'image de la mort, « mort de l'autre, de même que l'amitié ou l'amour, dégagent l'espace de l'intimité ou de l'intériorité qui n'est jamais celle d'un sujet, mais le glissement hors des limites. » (Blanchot 1983 : 33).

Le projet humain prôné par Hitler tient les Allemands en haleine, et en fin stratège, il élabore ce que Paul Ricœur appelle la « représentance », définie comme étant l'expression de

toutes les attentes, toutes les exigences et toutes les apories liées à ce qu'on appelle par ailleurs l'intention ou l'intentionnalité historique : elle désigne l'attente attachée à la connaissance historique des constructions constituant des reconstructions du cours passé des événements. (Ricœur 2000 : 359).

Il est un Dieu local, avec un potentiel de sympathie universel dont le projet repose principalement sur l'instauration d'un État fort, craint, et qui propose à sa population pure et aryenne un bien-être perdu par la multiplication des défaites pendant et après la Première guerre mondiale. Pour ce faire, Hitler passe aussi par le contrôle et le ravivement d'une Histoire revue et visitée : « et nos montagnes résonnent des voix de Wotan et de Thor, les anciens dieux de la race germanique » (Kressler 2008 : 41-42). Ce terme « race », à forte charge polémique, n'est, dans une certaine mesure, que l'équivalent marqué de « culture ». Lévi-Strauss, dans sa conférence<sup>4</sup> d'ouverture à l'UNESCO en 1971, est arrivé à cette conclusion dérangeante. La représentation du nouveau régime tend à s'implanter et à illustrer des valeurs sociales officielles à même de changer le comportement de toute une société qui, progressivement, se communautarise pour se constituer « en une unité surélevée qui se supprimerait elle-même, en même temps qu'elle s'annulerait comme communauté. » (Blanchot 1983 : 19). En effet, cette nouvelle Allemagne nazie développe chez Martin la totale certitude qu'en vivant sous l'auspice du « on » (ou de l'anonymat) son existence, ainsi que celle de ces autres compatriotes, gagne en force.

La concrétisation de cet état de chose passe par l'installation... d'une certaine démocratie (le Reich) qui a mené, depuis la fin de la Guerre, une politique qui redresse le pays : « c'est fou le chemin que nous avons parcouru, en tant que peuples, depuis le début de toute cette violence. » (Kressler 2008 : 14). Le consensus couronne la politique d'Hitler. La règle de justice est installée et la correction des inégalités est entamée, mais le Juif est à bannir, et c'est contre lui que la guerre doit se tourner. C'est un fait validé par l'histoire et la factualité des événements n'est pas à polémiquer.

---

4 Cf. Claude Lévi-Strauss, « Race et culture », in *Le Regard éloigné*, Paris, Plon, 1983.

Et après une période de centralisation d'un système démocratique à l'image de son instigateur, vient l'intervention d'une élite, « les minorités intelligentes », choisie par le Guide pour s'accaparer de l'opinion publique; de plus en plus; acquise à sa cause ultra-nationaliste. La démocratie, dans pareil cas, est synonyme de propagande à échelle nationale. L'apparente simplicité de la démarche cache un vrai travail d'endoctrinement qui installe les nouvelles idées comme imposées par l'évidence des choses : celles-ci ouvrent ainsi les portes à un avenir dont le maître-mot est l'élévation de la nation allemande.

L'Allemand commence à se consacrer à lui-même et à son Histoire tout en restant persuadé qu'il est fondateur de son propre être, de sa propre essence. La relation avec l'Etat devient plus forte que toutes les autres formes de rapport interhumain, ou rapport avec le divin. Un séisme vient de frapper l'Allemagne et ses secousses ne cessent de bouleverser les mentalités. Désormais, l'Allemagne est un pays policé, encadré et gardé par des milices protectrices de la nouvelle idée de l'Etat. Ces informations constituent « un corps de connaissances suffisamment établies et acceptées » (Gollut et Zufferey 2000 : 18), même si à la base, elles sont construites sur du mensonge ou « comme on dit dans ces cas, la propagande. À ses débuts, le régime nazi passe pour avoir atteint une grande maîtrise dans l'art de la propagande, et l'on cite, avec admiration ou effroi, les prouesses du ministre Goebbels. » (Todorov 2000 : 87).

Martin et Max entretiennent une correspondance qui les transforme en de redoutables inconnus, l'un pour l'autre, une étrangeté singulière et énigmatique, au premier abord elle s'installe pour chasser définitivement cette familiarité caractéristique des premières lettres. L'entente cède la place à la réalité crue de la scission, de la haine et du schisme, conséquence de la mainmise d'un pouvoir rhinocérique selon la terminologie de Ionesco (dans le sens de contagieux) sur l'esprit de l'ami allemand... Le dialogue de l'échange épistolaire en est désormais entaché, et ce dès la quatrième lettre. Désormais, il envisage sa nouvelle vie sous l'aspect de l'ignorance du passé et l'exaltation d'un présent illuminé par le nouveau statut qui l'a élevé au rang de l'élite. Ce rôle, Martin l'honore. Des Etats-Unis, il est parti en tant qu'individu libre et raisonné, pour devenir, en Allemagne, un personnage, et entamer le virage de sa vie. Il joue un rôle qu'on lui décerne et gagne, en conséquence, l'estime de ses supérieurs et de ses pairs. Ce faisant, il perd son libre arbitre. Le nouvel inventaire des besoins vitaux de la nouvelle société a été précisé, les solutions ont été proposées une fois pour toutes afin de satisfaire ses besoins, et personne ne se doit d'aller outre ses lois et règlements :

depuis que je suis dans ce pays, je les ai vus, ces gens de ma race, et j'ai appris les souffrances qu'ils ont endurées toutes ces années [...] Ils allaient mourir, mais un homme leur a tendu la main et les a sortis du trou. Tout ce qu'ils savent maintenant, c'est qu'ils survivront. (Kressler 2008 : 32).

Dans cette ère de certitude, la culpabilité éprouvée devant les exactions perpétrées contre l'Autre n'a pas lieu de cité. La propagande est à son apogée, les dés sont jetés, les Juifs, entre autres, sont ce danger universel qu'il faut indexer par tous les moyens : « par l'emphase, le ton et toute une gamme d'autres techniques semblables. » (Choms-

ky, 2006 : 38). Ce qui contribue à façonner une nouvelle identité et une Histoire à la mesure d'Hitler où un certain passé doit être enseigné et renseigné ; toute autre version est hérétique. Ainsi, les Juifs sont déclarés coupables d'être ce qu'ils sont, et pour cette raison ils seront frappés de condamnation : « Tu refuseras de concevoir que quelques-uns doivent souffrir pour que des millions soient sauvés. Vous vous lamentez mais vous n'êtes pas courageux pour vous battre en retour. » (Kressler, 2008 : 42). Dans son livre *Mein Kampf*, paru en 1924, Hitler dit que le Juif « infecte la race blanche avec le sang d'une basse humanité afin de la dominer. » Le germanocentrisme vient de voir le jour, la propagande le soutenant est en marche, et ne fait que valider la réalité en train de créer une culture de l'élite cherchant ses fondements dans la théorie des races et dans la mort de Dieu. Cette idéologie devient alors une représentation d'un malaise généralisé, du déchirement social, d'un virage toxique d'un système de valeurs ayant atteint ses limites. On troque le destin d'une nation contre une destinée entre les mains d'un homme, prenant en otage son peuple. La situation décrite dans la correspondance prend assise dans la figure de la réduplication : elle est la reproduction d'une réalité déjà sémantiquement saturée. L'ordre établi transforme l'Allemand en patient récepteur d'un certain idéal au diapason de la description du héros de Bergson qui « vient montrer aux autres hommes que la société close n'est pas leur véritable destination quoiqu'elle réponde le plus immédiatement à leurs penchants égoïstes, que leur véritable destination est l'humanité, c'est-à-dire une société humaine sans frontières. » (Njoh-Mouelle 1998 : 155).

L'Allemagne s'intéresse à elle-même pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle a été. Après avoir assuré au peuple son pain et sa sécurité, contrairement aux Etats-Unis qui continuent toujours de survivre aux conséquences de la crise de 1929 avec l'effondrement de la Bourse, et de son système économique. Hitler passe à la troisième étape, plus radicale, celle de la conservation de sa race en forçant à se conformer à une certaine version de son Histoire, celle qui crée un bouc-émissaire digne de tous les anathèmes. En fait, Hitler est en train de répondre en écho, 20 ans plus tôt, à l'affirmation de Lévi-Strauss dans *Race et histoire* quand l'ethnologue disait que certaines tribus « préfère[nt] rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. » (Lévi-Strauss 2014 : 20). L'Allemagne se tribalise et installe, désormais, une frontière nette entre elle et les autres nations-états qui ne partagent pas avec elle les mêmes valeurs et les mêmes « vertus » (Lévi-Strauss 2014 : 21). Dans un autre registre, il semble que la dignité allemande, une fois retrouvée comme suite logique à la conjugaison des efforts de la culture et de l'éducation à grande échelle, confère à l'Allemand un air de suffisance au point qu'il s'oublie dans son nouveau costume lui conférant une tolérance zéro envers un Autre diabolisé. Preuve en est Martin, qui, au début était un témoin de la vie en Allemagne, pour devenir, d'abord un acteur dans la nouvelle Allemagne, ensuite, victime de la machine vindicative de Max.

La différenciation entre le bien et le mal trouve une orientation toute nouvelle, elle sera d'origine raciale. Il en va de même de la culture, fruit de l'Histoire, qui est résolument installée *de facto* en posant définitivement des solutions dont les maîtres-mots sont la soumission totale et aveugle à Hitler, le rejet de ses certitudes et convenances propres : « c'est la conscience que nous, le peuple allemand, sommes en voie d'accomplir notre destinée ; que l'avenir s'élançe vers nous telle une vague prête à déferler. » (Kressler 2008 : 31).

De l'autre côté de l'Atlantique, Max est devant une situation délicate ; le désir et l'amour seuls ne peuvent en aucun cas être la réponse à son dilemme. La déchéance est là tout près. Elle surgit quand la tentation de la paresse intellectuelle est plus forte que toute autre faculté. Max passe de la reconnaissance (Martin est l'ami, l'associé, l'ex-amoureux de sa sœur) à la connaissance (Martin est un allemand nazi) à la méconnaissance (Martin, l'homme à sacrifier). Il devient, au fur et à mesure de la correspondance et de la lecture des journaux, un observateur critique d'une humanité en désenchantement. Stupéfait devant l'aberration<sup>5</sup> ontologique dans laquelle s'immisce l'Allemagne, Max, au commencement, est loin d'imaginer l'ampleur de ce qui se passe. Mais, progressivement, les deux, chacun dans son pays, s'essaient dans le jeu de l'argumentation et de la contre-argumentation, avec l'objectif ultime d'avoir un avantage sur l'autre.

Hitler fait entrer ce qui existe dans une logique à sa démesure. L'Allemagne emprunte le chemin de la rupture avec l'héritage humaniste et philosophique qui est le sien pour endosser la vision d'un homme qui se chargera de la destinée de son peuple comme s'il s'agissait d'un « Dieu sensible au cœur » (Pascal, *Pensées*, pensée 110). Sa présence est partout, son influence touche toutes les sensibilités : le 9 juillet 1933, Martin, écrit à Max « Il devient impossible pour moi de correspondre avec un Juif ; et ce le serait même si je n'avais pas une position officielle à défendre. » Dans la même lettre, et parlant de sa femme, Martin dit : « Elsa ne s'intéresse guère à la politique ; elle se contente d'adorer notre noble Chef. » (Kressler 2008 : 43). À ce stade, on passe à la deuxième phase de l'appropriation du passé, tel que décrit par Todorov, après avoir réussi la « Construction du sens » : « On pourrait désigner par cette expression un peu irrévérencieuse un troisième stade de la vie du passé dans le présent, qui est son instrumentalisation en vue d'objectifs actuels » (2000 : 89). Le couple juif semble avoir atteint la plénitude dans la négation de ce qu'il était. Son seul but, désormais, consiste à répéter, sous une forme extrême, les diktats du bon Aryen pour réussir et/ou se tirer d'affaire. Le non-être devient être dans le monde sous les auspices d'un Etat-nation souverain construit sur l'idée d'un nationalisme à outrance, qui vient tout juste de violer le traité de Versailles<sup>6</sup>.

Pour conclure, *Inconnu à cette adresse* acquiert une dimension historique indéniable. La nouvelle dresse le portrait psychologique de deux épistoliers qui doivent passer de l'amitié à la haine. Il est vrai que le point de départ de la correspondance peut être de l'ordre du personnel, mais le passage vers des considérations historiques et actuelles est toujours possible. Kressmann a réussi ce pari. Elle a su faire de son livre un document historique retraçant la naissance d'un nouveau régime politique et d'un nouvel homme fort qui sème le racisme et la guerre dans toute l'Europe et le monde. En outre la lettre devient, lentement mais sûrement, une arme de vengeance contre un individu mais aussi contre toute l'Allemagne nazie.

## BIBLIOGRAPHIE

BLANCHOT, M. (1983) : *La Communauté inavouable*. Paris : Minuit.

5 Est en effet aberrant ce qui, dans un système défini, n'est pas attendu mais se produit néanmoins

6 En effet, l'Allemagne entame son réarmement, juste après avoir obtenu de la Société des Nations, l'ancêtre de l'ONU, le principe d'égalité des droits en matière d'armement. En octobre 1933 Hitler quitte le SDN.

- CHOMSKY, N. (2006) : *Comprendre le pouvoir*, (traduit de l'américain par Thierry Vanès). Bruxelles : Edition Aden.
- COHN, D. (2001) : *Le Propre de la fiction*. Paris : Seuil.
- DI BENEDETTO, Ch. : « Roman historique et Histoire dans le roman », *Cahiers de Narratologie*[En ligne], 15 | 2008, mis en ligne le 14 décembre 2008, consulté le 27 septembre 2016. URL : <http://narratologie.revues.org/767> ; DOI : 10.4000/narratologie.767, p.3
- GOLLUT, J-D., et ZUFFEREY, J. (2000) : *Construire un monde*. Lausanne-Paris : Delachaux-Niestlé.
- HAMON, Ph. (1981) : *Analyse du descriptif*. Paris : Hachette.
- LEVI-STRAUSS, Cl. (2014) : *Race et histoire*. Paris : Gallimard, folio-essais.
- NOJH-MOUELLE, E. (1998) : *De la médiocrité à l'excellence, Essai sur la signification humaine du développement*. Yaoundé : Edition CLE, Collection Etudes et documents.
- NORA, P. (1997) : *Les Lieux de mémoire*. Paris : Gallimard, Coll. Quarto.
- PASCAL, B. *Pensées*, pensée 110.
- RICŒUR, P. (1991) : *Lectures I, Autour du politique*. Paris : Seuil, Coll. La couleur des idées.
- TAYLOR, K. (2008) : Inconnu à cette adresse. Paris : Livre de poche.
- TODOROV, T. (2000) : *Mémoire du mal, tentation du bien, Enquête sur le siècle*. Paris : Robert Laffont.
- VOGEL, Ch. (2004) : *Une correspondance entre réalité et fiction, Les lettres amoureuses de Julie de Lespinasse*. Paris : Le Seuil, Coll. « Poétique ».
- WINOCK, M. (1990) : *Nationalisme, Antisémitisme et fascisme en France*. Paris : Seuil, Coll. Histoire.

## PROFIL ACADÉMIQUE ET PROFESSIONNEL

Abdelaziz Amaraoui est professeur-habilitation à la Faculté Polydisciplinaire de Safi (Université Cadi Ayyad, Maroc) et Docteur ès Langue et Littérature Françaises. Ses travaux s'inscrivent essentiellement dans la perspective de la grammaire textuelle. A publié de nombreux articles dans des revues universitaires au Maroc et à l'étranger (Brésil, France, Roumanie, Espagne, Allemagne, Côte d'Ivoire et Italie). Il a pris part à des congrès, des colloques et des journées d'études au Maroc comme à l'étranger (Allemagne, Brésil, Algérie et France) portant sur des thèmes variés autour du cinéma, de littérature, de récits de voyage et de la place de la langue française dans le Maghreb. Il est le coordonnateur des Journées Cinématographiques de Safi et le colloque y afférant dans les éditions 2013 et 2014, se tenant à la Faculté Polydisciplinaire de Safi (FPS), et le coordonnateur du colloque international Littérature et réalité : regards croisés qui s'est déroulé les 14 et 15 décembre 2016 à la faculté Polydisciplinaire de Safi. Actuellement, il est le coordonnateur de la filière des Etudes Françaises à la FPS. Philatéliste et photographe amateur. Il a coordonné en 2016 un livre collectif *Le Cinéma et les Amazigh*.

Fecha de recepción del artículo : 21-03-2018.

Fecha de aceptación del artículo : 12-05-2018.